



Communication & Influence

N°129 - Janvier 2022

Quand la réflexion accompagne l'action

Recycler ses ex-ennemis pour optimiser sa puissance et son influence : un cas pratique décrypté par Eric Branca

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

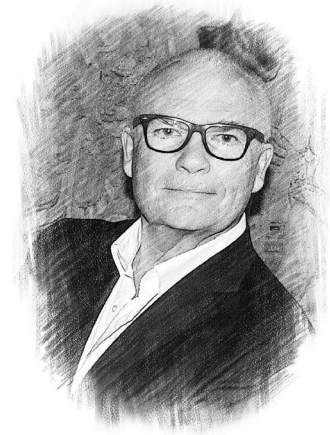
Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

1945. Sur les ruines d'une Europe martyrisée, services occidentaux et soviétiques se livrent une guerre de vitesse pour récupérer les ex-élites techniques du III^e Reich, les "blanchir" et utiliser leurs compétences dans une Guerre froide alors naissante. Les industries spatiales américaine comme soviétique en seront la preuve bien concrète, les programmes Spoutnik ou Apollo étant pilotés par d'ex-ingénieurs de la SS ! C'est cette course à la puissance et à l'influence - et l'organisation des réseaux qui s'y rapportent - que décrit minutieusement l'historien et journaliste Eric Branca dans son dernier opus Le roman des damnés - Ces nazis au service des vainqueurs après 1945 (Perrin, 2021).

Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Eric Branca poursuit l'analyse méticuleuse qu'il avait livrée

La récupération de certaines élites ennemies par le pouvoir vainqueur à l'issue d'une guerre est aussi vieille que le monde. Dans votre Roman des damnés (Perrin, 2021), le process prend une ampleur particulière, les enjeux géostratégiques étant désormais à l'échelle mondiale. Considérez-vous qu'une telle démarche constitue un facteur-clé des opérations d'influence qu'entend mener un pays ? Et que, si elle peut paraître contraire à la "morale", elle se révèle être somme toute normale considérée sous l'angle de la puissance et de la "raison d'État" ?

Entièrement d'accord : le recyclage des vaincus est un phénomène aussi ancien que



avec L'ami américain, Washington contre de Gaulle (2017, qui ressort en poche, chez Tempus/Perrin, le 24 avril). Pragmatisme et efficacité obligent, la quête effrénée vers la puissance et les exigences des affrontements géopolitiques présupposent de puissants leviers d'influence, d'ordre technique certes, mais aussi communicationnel, juridique et surtout politique.

l'émergence des États, donc des rapports de force géopolitiques. Dans l'Antiquité, le cas le plus frappant est celui d'esclaves grecs importés en Italie à partir du III^e siècle av. JC (le plus souvent des précepteurs), lesquels contribuèrent rapidement à l'hellénisation du monde romain. D'où le célèbre vers d'Horace "Graecia capta ferum victorem cepit et artes / Intulit agresti Latio." ("La Grèce conquise a conquis son rude vainqueur et a apporté les arts au Latium rustique").

Mais attention à ne pas se méprendre sur le mot artes qu'on traduit trop souvent par "arts" au sens étroit, mais qui signifie aussi et surtout connaissance au sens large,



comme d'ailleurs le vocable grec *téchnè*. Bref, on est déjà là dans un phénomène classique de captation du savoir pour renforcer son pouvoir, même si, en l'espèce, l'opération débouche *in fine* sur la soumission culturelle du vainqueur à l'élite grecque vaincue militairement.

Plus près de nous, les Allemands, et spécialement les Prussiens, ont joué, dans l'empire russe, à partir du XVIII^e siècle, le rôle tenu à Rome par les Grecs de l'Antiquité. Et, là encore, pas seulement dans le domaine intellectuel : les ingénieurs de toutes disciplines (prospection et exploitation minière, sidérurgie, agronomie) mais aussi une main

Avant de s'incarner dans la guerre économique, l'unilatéralisme juridique américain s'est imposé à Nuremberg dans l'ordre pénal. Non seulement la justice des vainqueurs s'est exonérée de ses propres crimes, mais elle s'est arrogé le droit de dire qui était récupérable et qui ne l'était pas, parmi les criminels du camp d'en face.

d'œuvre artisanale qualifiée, ont été attirés en masse par les Tsars pour encadrer la révolution industrielle naissante. A la veille de la Seconde guerre mondiale, il y avait encore 1,5 millions d'Allemands en URSS. Et pourtant, la Russie s'est construite politiquement et culturellement, dès la fin du XIII^e siècle, sur le coup d'arrêt donné à la poussée germanique par Alexandre Nievski, le prince de Novgorod, vainqueur des chevaliers Teutoniques !

Deuxième remarque : nul n'aurait songé à "moraliser" cette dialectique vainqueurs/vaincus si les Américains eux-mêmes n'avaient assigné des critères moraux à leur action dans le monde. De Benjamin

Franklin proclamant dès 1780 que "la cause de l'Amérique est celle de l'humanité tout entière" à Wilson entrant en guerre, en 1917, non pas au nom des intérêts légitimes des États-Unis mis à mal par la guerre sous-marine mais pour servir "la cause du bien" - entre temps, les Indiens avaient payé pour voir - cette logique est devenue à double tranchant. Le dispensateur de leçons de morale s'est mis en position d'en recevoir. Avant de s'incarner dans la guerre économique, l'unilatéralisme juridique américain s'est imposé à Nuremberg

Devenus chanceliers, Erhard puis Kiesinger se sont conduits, de fait, en bras séculiers de Washington pour faire échec aux tentatives de la France gaullienne de créer une Europe vraie-ment... "européenne".

en 1945-1946 dans l'ordre pénal. Non seulement la justice des vainqueurs s'est exonérée de ses propres crimes (à commencer par ceux des Soviétiques) mais elle s'est arrogé le droit de dire qui était récupérable et qui ne l'était pas, parmi les criminels du camp d'en face ! L'ennui, c'est que, la plupart du temps, les principaux donneurs d'ordre ont été épargnés... Et les exécutants exécutés ! Par exemple Sauckel, le négrier de l'Europe, que

personne, assurément, ne regrettera, mais qui recevait ses ordres directement de Speer. Lequel n'a écopé que de 20 ans de prison avant de devenir un mémorialiste à succès. Ou encore le général SS Otto Olendorf, pendu pour avoir participé, en Russie, à la "Shoah par balles", tandis que Walter Schellenberg, qui en avait été l'architecte, sous les ordres directs de Heydrich et de Himmler, a seulement été convoqué comme "témoin" à Nuremberg !

Un second volet de votre livre concerne les leviers d'influence que constituent les anciens dignitaires et hommes-clés du III^e Reich dans la guerre économique que les États-

Unis livrent dès 1945 à l'échelle mondiale pour asseoir leur puissance, en premier lieu pour assujettir une Europe naissante dont ils se méfient. Avec le parcours des hommes-clés que vous décrivez, on rejoint la thématique que vous aviez développée dans L'Ami américain (2017, qui ressort en poche, chez Tempus/Perrin, le 24 avril). Le retournement des élites reste donc bel et bien une constante dans la guerre économique que nous livrent les États-Unis ?

Le plus frappant dans cette affaire qui nous occupe, c'est que la plupart des décideurs du III^e Reich recyclés par les États-Unis n'ont pas eu besoin d'être "retournés"; ils ont offert leurs services spontanément. Pour être promu par les Américains premier chef des services secrets ouest-allemands, le général Gehlen leur a simplement communiqué la documentation exceptionnelle qu'il avait accumulée sur l'URSS à la tête des services de renseignement du Front de l'Est; et pour devenir le premier chef d'état-major de la Bundeswehr, futur patron opérationnel de l'Otan, son collègue Heusinger, ex-chef de la planification opérationnelle de la Wehrmacht, les a initiés aux arcanes de la stratégie soviétique, que le Pentagone ignorait complètement... Les États-Unis pouvaient-ils espérer meilleures recrues alors que la Guerre froide commençait ?

De même, il a suffi que von Braun leur dévoile son projet de missile intercontinental destiné à détruire New York pour devenir leur atout numéro un, face aux soviétiques, dans la course à l'espace. Il faut dire que la fusée A 10, successeur du V2, déjà révolutionnaire, était quelque chose de stupéfiant, presque une ébauche de la future navette spatiale car le missile et sa charge devaient être amenés sur sa cible par un premier étage pilotable conçu pour rentrer à sa base après l'avoir "poussé" jusqu'au-dessus de l'impact. Ici, cependant, une nuance : même si von Braun n'ignorait rien des pertes enregistrées parmi les déportés qui travaillaient pour lui, on ne peut le comparer à un Schellenberg, à un Gehlen ou à un Heusinger qui, en même temps que l'invasion de la Russie, avaient planifié l'élimination méthodique de tout ce qui pouvait retarder l'avancée de la Wehrmacht.

Mais pour répondre à la deuxième partie de votre question, je me dois d'ajouter deux personnages qui font parfaitement la liaison entre la politique américaine d'après-guerre et la situation de l'Europe actuelle, incapable de s'émanciper de l'hégémonie du dollar : les chanceliers Erhard (1963-1966) et Kiesinger (1966-69). Le premier a été instrumentalisé par Washington pour pousser vers la sortie Adenauer, coupable de s'être allié avec de Gaulle pour refuser l'entrée de la Grande Bretagne dans le Marché commun et soupçonné de vouloir substituer un "parapluie nucléaire" français au "parapluie" américain ; le deuxième a été utilisé pour s'opposer à la politique étrangère de ce même de Gaulle qui, tandis qu'il s'affranchissait de l'Otan, poussait ses partenaires à renouer avec l'étalon-or pour ne plus dépendre de la monnaie américaine. Or Erhard avait été, pendant la guerre, l'adjoint du SS Ohlendorf, déjà cité, lequel, après avoir officié en URSS à la tête d'un *Einatzgruppe*, était devenu entre 1942 et 1945, l'un des principaux directeurs du ministère de l'économie du Reich. Kiesinger, quant à lui, avait été le patron de la radiodiffusion allemande dans les pays occupés ; on le surnommait "le Goebbels de l'étranger". Avec de tels pedigrees, difficile de résister aux *desiderata* de leurs protecteurs ! Devenus chanceliers, Erhard puis Kiesinger se sont conduits, de fait, en bras séculiers de Washington pour faire échec aux tentatives de la France gaullienne de créer une Europe vraiment... "européenne". ■

EXTRAITS

Wernher von Braun, génie scientifique et redoutable communicant – I

Parmi les douze cas de dignitaires du III^e Reich récupérés par différents services (occidentaux mais aussi soviétiques) après 1945 que décortique Eric Branca dans son Roman des damnés (op. cit.), il en est un emblématique puisqu'il conjugue sciences, rivalités géopolitiques et guerre communicationnelle : celui de Wernher von Braun. Ingénieur de génie, membre de la SS, père du fameux programme V2, il est récupéré avec ses équipes avant même la fin de la guerre par les services américains. Il va ainsi être à l'origine du fameux programme de conquête de l'espace de la Nasa et du programme Apollo. Ce que l'on sait moins, c'est l'extraordinaire talent communicationnel de cet homme hors du commun qu'Eric Branca met ainsi en relief. [Les extraits des p. 3, 4 et 5 sont ici reproduits avec l'aimable autorisation de l'auteur et des éditions Perrin.]

Exfiltration et récupération

"Le 2 mai, jour de la chute de Berlin, c'est donc dans la riante cité bavaroise d'Oberammergau que, sous un soleil printanier, le chercheur préféré du Führer – entouré non pas de 250 mais de quelque 500 anciens de Peenemünde ! – se met à la disposition des États-Unis d'Amérique auxquels il offre, en prime, plusieurs camions remplis de documents, de maquettes, d'échantillons divers – électroniques notamment – et d'aciers spéciaux. Sans oublier un prototype complet resté, jusqu'alors, totalement secret : celui du premier missile sol-air de l'histoire, le *Wasserfall* ("cataracte"), testé contre des bombardiers alliés début 1945, avec un tel succès qu'il n'y eut aucun aviateur survivant pour faire état de cette "rencontre".

Immédiatement mis au courant, les Britanniques, qui eux-mêmes n'ont pu récupérer que des ingénieurs de second plan (à l'exception d'Arthur Rudolf, ancien directeur de la production de la Mittelbau), protestent et exigent l'inculpation pour crimes de guerre de Braun. Mais les Américains ont mieux à faire : la seule découverte des projets mis à l'étude par Braun pour bombarder les États-Unis les convainc de la valeur inestimable de cette prise de guerre. De l'état-major névralgique qui, à Peenemünde, entourait Braun – Magnus, son frère, chimiste émérite, surnommé le "magicien" des ergols, Bernard Tessmann, le motoriste dont les bancs d'essai ont permis à Wernher d'améliorer sans cesse la poussée de ses groupes propulseurs, Hans Lindenberg, spécialiste des chambres de combustion, et Dieter Huzel, pionnier de l'électronique embarquée –, un seul manque à l'appel : Hermann Gröttrup, l'as du guidage inertiel, qui s'est volontairement mis au service des Soviétiques. Il refusa rapidement de parler de lui.

Dès le mois de juin, quelque 300 camions remplis d'archives, de pièces détachées et de machines-outils sont embarqués vers le Nouveau Monde. Direction : les bases d'essai de Fort Bliss (Texas) et de White Sand (Nouveau-Mexique). C'est le début de l'opération "Paperclip" ("trombone"), par référence à l'agrafe de bureau servant à réunir des documents. "Réunir" à la puissance industrielle et militaire américaine les scientifiques alors les plus avancés du monde dans le but de supplanter définitivement l'URSS et, qui sait ?, d'en finir avec elle en cas de confrontation : voilà qui ne souffre, de fait, aucune discussion à Washington, qu'il s'agisse de la Maison-Blanche, occupée désormais par Harry Truman, de la majorité du Congrès, du Département d'État et bien sûr de l'OSS, maîtresse d'œuvre de l'opération. Non seulement les savants de Peenemünde ne sont pas faits prisonniers – car, estime l'OSS, la recherche sous contrainte nuirait à leur inventivité –, mais ils bénéficient de conditions de travail exceptionnelles. Pendant que les *Kapos* de Nordhausen Dora sont jugés et pendus (qui s'en plaindraient ?), les cols blancs qui les pressaient d'imposer les cadences que l'on sait à leurs esclaves afin de produire encore et toujours plus de composants pour mener à bien leurs expériences s'embarquent à destination des États-Unis avec femmes et enfants. Logés dans des conditions de confort qui n'ont rien à envier à leurs villas de la Baltique – la menace des bombardements en moins –, ils sont engagés par le gouvernement américain pour un contrat de cinq ans, avec la possibilité, ce délai écoulé, de rentrer en Allemagne ou de remplir définitivement en prenant, eux et leurs familles, la nationalité américaine. C'est ce que feront Braun et 125 de ses collaborateurs, avant-garde des 1 500 autres scientifiques recrutés dans le cadre de "Paperclip".

Quand Spoutnik bouleverse la donne : course scientifique, puissance des images et guerre communicationnelle

Le 4 octobre 1957, l'URSS prouve aux yeux du monde qu'elle dispose du premier satellite artificiel de l'histoire. "C'est le *Spoutnik*, boule d'aluminium de 58 cm de diamètre hérissée de quatre antennes dont les émetteurs, relayés par toutes les stations à ondes courtes des pays communistes, diffusent un "bip, bip" obsédant, rappelant à qui l'entend que l'Amérique a perdu la première manche de la course aux étoiles. "Pearl Harbor technologique" titrera d'ailleurs le lendemain le *New York Times*... C'est que, dans l'espace, les nouvelles vont vite : il ne faut à l'insolente petite sphère qu'une heure et trente-six minutes pour faire le tour de la Terre ! Et elle va émettre sans interruption pendant trois mois.

Les anciens de Peenemünde sourient quand ils entendent le nom du père présumé du *Spoutnik* : un certain Leonid Sedov dont aucun chercheur n'a jamais entendu parler. Eux savent qu'il n'en est rien et que le satellite soviétique a deux parents naturels, soigneusement tenus secrets : l'ingénieur russe Sergueï Korolev, que Braun considère comme un *alter ego* moins chanceux (pendant la guerre, Staline, contrairement à Hitler, ne croyait pas aux fusées), et surtout leur ami Helmut Gröttrup, qui a mis au point le système de guidage du missile R7 grâce à l'expérience accumulée à Peenemünde... CQFD : l'URSS dispose désormais d'un missile intercontinental et d'un lanceur de satellites, contrairement aux États-Unis qui, ayant donné la priorité au premier, se retrouvent sévèrement distancés en termes de capacité de communication et d'observation spatiales. Piquée au vif, l'US Navy convainc alors Eisenhower de relever le gant en procédant sans délai au lancement de leur propre satellite. Mais, moins prudente que le Kremlin, la Maison-Blanche choisit de donner une publicité maximale à l'opération, au lieu d'attendre que l'expérience soit un succès. Et c'est ainsi que, le 10 décembre 1957, ce qui devait effacer l'humiliation du *Spoutnik* se solde par une séquence plus dévastatrice encore : l'explosion de la fusée *Vanguard 1* sur son pas de tir de Cap Canaveral (Floride), devant toutes les télévisions américaines réunies."

EXTRAITS

Wernher von Braun, génie scientifique et redoutable communicant – II

En 1957, le succès du Spoutnik russe et l'échec en direct devant les caméras de l'envol de la fusée américaine Vanguard 1, sont des éléments-clés de la guerre d'influence – en premier lieu d'ordre communicationnel – que se livrent à la fin des années 1950 les deux géants de la Guerre froide dans leur course à la prédominance mondiale. Ce que l'on sait moins, c'est que la revanche américaine en matière spatiale va être fondée autant sur la recherche pure que sur une fusion harmonieuse de plusieurs hommes autour de Wernher von Braun. L'ancien SS possède un réel talent communicationnel. Ses appuis amicaux et politiques au plus haut niveau vont lui permettre de mener son projet à bien. Dans son âge d'or, nul n'évoquera son passé, soigneusement "calibré" par les services appropriés. Mais comme chacun sait, la Roche Tarpéienne est proche du Capitole, et le passé de Wernher von Braun ressurgira quand celui-ci aura fini de servir...

Walt Disney et Kennedy comme parrains

"Cette fois, "Ike" a compris. Rien de ce qui touche à l'espace ne se fera plus sans Wernher von Braun ni son équipe. Il faut dire que, pour être un génie, celui-ci n'en est pas moins un redoutable communicant. Voilà déjà quelques années qu'il est parvenu à s'allier deux auxiliaires de poids : Walt Disney, metteur en scène légendaire du rêve américain, et John F. Kennedy, étoile montante du Parti démocrate qui rêve de succéder en 1960 à un Eisenhower vieillissant dont chacun sait qu'il ne se représentera pas.

L'aristocrate prussien et l'inventeur de Mickey Mouse (qui jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis, en 1941, fut farouchement isolationniste et, comme l'aviateur Charles Lindbergh, tenté par l'idéologie national-socialiste) se sont connus en 1952 à l'occasion d'une série d'articles de vulgarisation rédigés par Braun dans l'hebdomadaire américain *Collier's* sur la conquête de l'espace et ses perspectives. Les deux hommes sympathisent aussitôt et leur rencontre donnera lieu à trois émissions produites par les studios Disney et consacrées à l'"homme dans l'Espace", diffusées en 1955 sur la chaîne ABC. Qu'un scientifique aussi illustre que Braun prête sa caution à l'empereur mondial du divertissement aura un impact considérable : 42 millions de téléspectateurs suivront la série. Soit un quart de la population américaine de l'époque ! Fin 1953, Braun a aussi fait la connaissance de John F. Kennedy, alors jeune sénateur du Massachusetts, qu'il a rencontré en marge des cérémonies entourant la désignation par *Time Magazine* du chancelier Konrad Adenauer comme "Homme de l'année". Ce jour-là, le futur président américain raconte à l'ancien chercheur de Peenemünde comment son frère Joseph ("Joe"), aviateur dans l'US Air Force, perdit la vie le 12 août 1944 en tentant de détruire le blockhaus géant de Mimoyecques (Pas-de-Calais) censé abriter plusieurs silos de V2. [...] Pendant que les deux hommes parlent des armes secrètes allemandes et de la conquête de l'espace à laquelle elles ont ouvert la voie, Jacky Kennedy, vingt-quatre ans, et Maria von Braun, vingt-cinq, évoquent leurs origines européennes et sympathisent très vite. Les deux couples ne cesseront pas de se voir jusqu'à l'élection de John F. Kennedy à la Maison-Blanche, et plus encore après que ce dernier eut fait de la conquête lunaire (la "nouvelle frontière") sa priorité absolue... sur les conseils de son ami.

Il faut dire que l'humiliation subie par l'US Navy dans l'affaire du missile *Vanguard* a fait de *Doctor Space* un prophète tout-puissant et de ses formules fétiches – "Nous pouvons arriver à vaincre la pesanteur, pas la paperasserie", "J'ai appris à employer le mot "impossible" avec la plus grande prudence" – des mantras que tout ce qui compte aux États-Unis reprend comme un perroquet pour se faire bien voir du Président. Et puis les faits sont là, irréfragables : qu'on l'apprécie ou non, l'ex-ingénieur hitlérien est l'homme qui, le 31 janvier 1958, a mis sur orbite le premier satellite américain, *Explorer 1*. Cette même année, la NASA est fondée et Braun devient le responsable de ses programmes. À quarante-six ans, il s'en serait bien vu le directeur tout court, mais Eisenhower, après avoir beaucoup hésité, a renoncé à offrir ce poste à un homme qui, treize ans plus tôt, rêvait encore de bombarder New York et Washington...

Attendant son heure, il lance le programme *Mercury* qui, entre 1961 et 1963, va permettre d'envoyer successivement six astronautes dans l'espace. Certes, le Soviétique Youri Gagarine a été le premier à inaugurer la série des vols habités – le 12 avril 1961, soit vingt-trois jours avant l'Américain Alan Shepard –, mais Braun n'est pas inquiet. Avec le programme *Gemini* (1963-1966), il prend une avance décisive sur les Soviétiques, qui doivent désormais se passer d'Helmut Gröttrup, rapatrié en République fédérale d'Allemagne via l'intervention des services spéciaux britanniques. Mis en œuvre grâce aux moyens colossaux que Braun a obtenus de l'administration Kennedy, *Gemini* est l'étape intermédiaire qui permettra au programme *Apollo* de triompher de la Lune : manœuvres orbitales, rendez-vous spatiaux, sorties dans le cosmos, ordinateur embarqué dans la capsule... Cette fois, Braun bénéficie d'une liberté d'innovation absolue. Elle aboutira à l'épopée lunaire du 20 juillet 1969, grâce à l'énorme fusée *Saturn V* et aux milliards dépensés pour permettre à Kennedy et à son conseiller de réaliser leur rêve." [...]

Sic transit gloria mundi

"Sa retraite sera de courte durée : comme si son éloignement des fusées coïncidait avec la fin d'une sorte d'immunité, il est, coup sur coup, rattrapé par les fantômes du camp de Dora puis victime d'un cancer du foie. Tandis que les articles de presse commencent à fleurir sur son passé nazi que d'aucuns feignent de découvrir, il s'éteint, le 16 juin 1977, dans sa villa d'Alexandria, en Virginie. [...] Jusqu'à sa mort, toute allusion à l'"autre vie" du maître des fusées était accueillie par une salve de communiqués du FBI et de la CIA protestant de la haute moralité du personnage sur laquelle, bien entendu, les deux agences avaient soigneusement enquêté avant de lui donner la nationalité américaine. Cette fois, l'article ne fit l'objet d'aucun démenti officiel, pas plus que ceux qui suivirent, notamment dans *Time*. La NASA était passée à autre chose. L'Amérique aussi." [Extraits des p.345 à 349]

EXTRAITS

Albert Speer, ou la maîtrise de la technique comme clé-de-voûte de la première dictature d'un Etat Industriel

Ministre de la Production du III^e Reich, Albert Speer fut condamné par le tribunal de Nuremberg à vingt ans de prison, échappant ainsi à la peine de mort. En annexe de son Roman des damnés (op. cit.), Eric Branca publie la déclaration que fit l'ancien favori du Chancelier Hitler au procès de Nuremberg, le 31 août 1946. Cette déposition d'Albert Speer est édifiante en ce sens qu'elle montre comment le contrôle des techniques de communication permet d'asseoir "en douceur" une dictature des temps modernes. Une réflexion qui, somme toute, n'a en rien perdu de sa pertinence en un temps où sévit à l'échelle planétaire l'omnipotence de la technique. Plus que jamais, la maîtrise des "tuyaux" s'impose comme la clé pour définir et dire le "bien" et le "mal" dans le grand affrontement permanent du tout-communicationnel...

Déclaration d'Albert Speer au procès de Nuremberg, le 31 août 1946

"C'était la première dictature d'un État industriel dans cette époque de technique moderne, une dictature qui se servait à la perfection, pour la domination de son propre peuple, de moyens techniques. C'est par les moyens de la technique, tels que la radio et les haut-parleurs, qu'on ôta à 80.000.000 d'hommes l'indépendance de pensée. C'est ainsi qu'ils durent être soumis à la volonté d'un seul individu. Le téléphone, le télétype et la radio permirent par exemple de transmettre des ordres, même des plus hautes instances, directement jusqu'au dernier échelon de la hiérarchie où ils étaient exécutés sans critique, en raison de la haute autorité que leur conférait leur origine ; ou bien ces moyens avaient encore pour conséquence que de nombreux services et commandos étaient rattachés directement à la Direction suprême dont ils recevaient directement leurs ordres sinistres ; ou bien encore ils avaient pour conséquence un réseau étendu de surveillance des citoyens et le secret gardé au sujet des actions criminelles. Pour une personne du dehors, cet appareil d'État peut apparaître comme le fouillis apparemment inextricable du système des câbles d'un central téléphonique, mais tout comme ces câbles, il pouvait être commandé et dominé par une volonté. Les dictatures d'autrefois avaient besoin de collaborateurs doués de hautes qualités, même dans les services subalternes, donc qui fussent capables de penser et d'agir avec indépendance. Le système autoritaire de l'âge de la technique peut s'en passer. Les moyens de communication à eux seuls lui permettent de mécaniser le travail des services subalternes. La conséquence en est la naissance du type nouveau de celui qui reçoit les ordres sans critique."

Les peuples dominés par la technique

"Nous n'étions qu'au début de cette évolution. Le cauchemar de beaucoup d'hommes, selon lequel les peuples seraient dominés un jour par la technique était presque réalisé dans le système de Hitler. Tous les États du monde sont aujourd'hui en danger d'être terrorisés par la technique, mais dans une dictature moderne, cela me semble inévitable. C'est pourquoi plus la technique se développe dans le monde, plus il devient nécessaire d'encourager, pour la contrebalancer, la liberté individuelle et la conscience individuelle des hommes. Hitler a utilisé la technique non seulement pour dominer son propre peuple, mais il a failli réussir à soumettre l'Europe grâce à l'avance qu'il avait sur le plan technique. C'est seulement par suite de quelques erreurs de commande typiques dans une dictature à cause du manque de critique, qu'il n'a pas eu le double de chars, d'avions et de sous-marins avant 1942. Mais si un État industriel moderne emploie durant plusieurs années son intelligence, sa science, le développement de la technique et sa production pour gagner une avance dans le domaine de l'armement, alors il peut terrasser et vaincre le monde en utilisant peu d'hommes et grâce à sa technique supérieure, si les autres nations pendant le même temps utilisent leurs capacités techniques pour le progrès culturel de l'humanité. Plus la technique se développe dans le monde, plus ce danger est grand et plus une avance dans le domaine des moyens techniques de conduite de la guerre aura de poids. [...] La prochaine guerre sera nécessairement placée sous le signe de ces nouvelles inventions destructrices de l'esprit humain." [...]

Ce que Speer dit espérer du Procès de Nuremberg

"En tant qu'ancien ministre chargé d'un armement très développé, c'est mon dernier devoir de constater qu'une nouvelle grande guerre se terminera par la destruction de la culture et de la civilisation humaines. Rien n'empêche la technique et la science déchaînées d'accomplir sur les hommes l'œuvre de destruction qu'elles ont commencée dans cette guerre d'une manière si terrible. C'est pourquoi ce Procès doit contribuer à empêcher des guerres à l'avenir et fixer les règles fondamentales de la vie en commun des hommes. Qu'importe mon propre destin après tout ce qui s'est passé et à côté d'un but si élevé ! Au cours des siècles passés, le peuple allemand a beaucoup contribué à l'édification de la civilisation humaine. Il a souvent fourni ses contributions à des époques où il était aussi impuissant et abandonné qu'il l'est aujourd'hui. Les hommes de valeur ne se laissent pas pousser au désespoir. Ils créeront de nouvelles œuvres durables, et sous la pression énorme qui pèse sur tout, ces œuvres seront d'une grandeur particulière. Si le peuple allemand, aux époques inévitables de sa pauvreté et de son impuissance, mais en même temps aussi à l'époque de son édification, crée ainsi de nouvelles valeurs de civilisation, il aura par-là apporté à l'Histoire du monde la contribution la plus précieuse qu'il puisse fournir dans la situation où il se trouve. Ce ne sont pas les batailles des guerres qui seules décident de l'histoire de l'Humanité, mais dans un sens élevé, les œuvres de civilisation qui deviennent un jour le bien commun de toute l'humanité."

ENTRETIEN AVEC ERIC BRANCA

BIOGRAPHIE

Né en 1958, Eric Branca est historien de formation et journaliste de profession. Après une maîtrise remarquée sur *de Gaulle et le 18 juin 1940* (Paris IV Sorbonne) sous la direction du professeur Jacques Bariéty, il a, tout en préparant l'agrégation d'Histoire, enseigné à la Corniche militaire de Paris et collaboré à une série de 24 émissions sur la Seconde guerre mondiale pour France Culture.

Membre de la Fondation Charles de Gaulle depuis 1978, Eric Branca a participé à l'organisation de plusieurs colloques universitaires autour de l'œuvre du fondateur de la V^{ème} République, parmi lesquels *L'entourage et de Gaulle* (1978), *Approches de la philosophie politique du général de Gaulle* (1980), et *De Gaulle et le tiers-monde* (1983). Il a fait de même pour Michel Debré, dont il a été le collaborateur de 1980 à 1983, et dont il est resté très proche jusqu'à sa mort, en 1996.

Entré à l'hebdomadaire *Valeurs Actuelles* en 1983, Eric Branca en a dirigé le service politique de 1990 à 2000, avant d'en devenir le rédacteur en chef France (2000-2007) puis le directeur de la rédaction (2007-2015). Parallèlement, il a assuré la chronique politique du mensuel *Spectacle du Monde* (1983-2010) qu'il a dirigé de 2010 à 2014 tout en animant, entre 1989 et 1992, la lettre mensuelle *France-Europe*, consacrée à l'actualité politique communautaire. Il a également collaboré à la revue de l'Institut international de géopolitique de Marie-France Garaud, et donne régulièrement des articles à la revue *Espoir*, éditée par la Fondation Charles de Gaulle. Eric Branca a publié une quinzaine d'ouvrages, parmi lesquels *Le roman de la droite* (Lattès, 1998), deux biographies du général de Gaulle (Molière, 1999 et



PUF, 2010), *De Gaulle et les Français libres* (Albin Michel, 2010), *L'histoire secrète de la droite, 1958-2008* (Plon, 2008) ou encore *3000 ans d'idées politiques* (Chronique 2014), sans oublier plusieurs livres d'entretiens comme *Le suicide de la France*, avec Jacques Vergès et Bernard Debré (Lattès, 2001) ou *Je ne sais rien mais je dirai (presque) tout*, avec l'ancien directeur des Renseignements généraux, Yves Bertrand (Plon, 2007).

Son opus, *L'ami américain, Washington contre de Gaulle, 1940-1969* (Perrin, 2017) a reçu un excellent accueil (voir http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_septembre_2017_Eric_Branca.pdf) et va être prochainement réédité en poche (Tempus/Perrin, 24 avril 2022). Cet ouvrage est le fruit d'une patiente recherche dans les archives américaines déclassifiées, mais aussi de témoignages recueillis depuis près de trente ans auprès des derniers témoins de cette période-clé. Toutes choses qui éclairent d'un jour nouveau, et parfois très cru, la guerre secrète menée par les Etats-Unis pour empêcher l'homme du 18 juin de parvenir au pouvoir et, *in fine*, la France de recouvrer le rang que la Seconde guerre mondiale lui avait fait perdre. A partir de ce livre, Eric Branca a été le conseiller historique du film documentaire d'Emmanuel Amara, *De Gaulle, l'homme à abattre* (2020).

En complément de ces travaux, on se reportera également à son *De Gaulle et les grands* (Perrin, 2020). Eric Branca a également décortiqué les ressorts de la pensée géopolitique du Chancelier du III^e Reich avec *Les entretiens oubliés d'Hitler 1923-1940* (Perrin, 2019) avant de publier *Le roman des damnés* (Perrin, 2021).

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Eric Branca va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes



Quand la réflexion accompagne l'action

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com